

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Il revint souvent, en effet, car ce n'étaient pas des soins d'un jour qui pouvaient rétablir la santé délabrée de ses protégés.

On se fait une habitude des bienfaits comme des mauvaises actions, et M. Villarceau éprouvait une douce satisfaction à voir renaître à la vie ces deux êtres qui, sans lui, étaient menacés d'une mort prochaine.

Il était heureux, le bon docteur, aussi heureux qu'on peut l'être : Mme Villarceau venait de mettre au monde une petite fille, et, dans sa joie, le docteur aurait voulu le bonheur pour tout le monde.

Au bien qu'il faisait, discrètement, il allait associer maintenant, dans son cœur, sa chère petite Valentine.

Il s'intéressait de plus en plus à ses protégées, particulièrement à la fillette qui s'appelait Léonie. Cette enfant, dont les joues prenaient un coloris rose et qui était à présent pleine de vie, le charmait par sa grâce, sa gentillesse, son amusant babillage. Il prenait plaisir à voir le corps de cette enfant se fortifier, son intelligence se développer.

Par ses soins, la mère et la fillette avaient été installées dans un logement plus vaste, mieux aéré, plus sain et convenablement meublé.

Mme Lescuré, — on appelait ainsi la mère de Léonie, — avait repris ses forces et s'était remise à travailler. Néanmoins, comme elle ne gagnait guère, M. Villarceau s'imposait l'obligation de continuer l'œuvre commencée.

Léonie avait huit ans lorsque par suite d'une de ces courtes maladies contre lesquelles la science est impuissante, elle perdit sa mère. Celle-ci avant d'expirer, avait supplié le docteur de ne pas abandonner sa fille, d'être la providence de l'enfant, comme il avait été celle de la mère.

Il avait promis, et pour lui, un engagement était chose sacrée.

Il prit Léonie chez lui et la donna pour compagne à sa fille.

— Comme cela, pensait-il, elle échappera au danger que court à Paris une fille jolie, spirituelle, sans parents, sans fortune, abandonnée à elle-même.

Léonie avait une grande curiosité d'esprit, beaucoup de goût pour le travail ; en lui faisant partager les plaisirs et les études de Valentine, le docteur comptait pour celle-ci sur les heureux effets de l'émulation.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Léonie ? Nous l'expliquerons plus tard.

Mais nous pouvons dire dès maintenant que, déjà, sa jeune tête travaillait. En se rappelant ce que M. Villarceau avait fait pour elle et pour sa mère, presque depuis sa naissance, son intelligence précoce tirait de cela des conclusions qu'elle gardait au fond de son âme.

Certes, le docteur était loin de supposer que sa protégée serait infiniment moins reconnaissante de ses bienfaits que blessée de la situation inférieure dans laquelle elle se trouvait à côté de Valentine.

Il aurait fallu qu'elle fût traitée dans la maison sur le pied d'une égalité absolue ; cependant, le bien-être ne lui manquait pas, et elle n'avait rien à désirer ; mais elle sentait trop que, pour M. et Mme Villarceau et même les domestiques, il y avait une différence entre elle et Valentine. Et elle se disait, non sans amertume, que c'était le pain de l'aumône qu'elle mangeait à cette table où elle était admise.

Par leur attitude, les domestiques lui faisaient comprendre qu'ils ne lui reconnaissaient pas le droit de se prévaloir vis-à-vis d'eux des privilèges qu'il plaisait aux maîtres de lui accorder.

Elle souffrait dans son amour-propre et son orgueil.

Mais profondément dissimulée, pour ne pas dire hypocrite, elle ne laissait pas deviner, même au docteur, qui en aurait certainement été effrayé, le progrès que faisait dans son cœur le sentiment jaloux et envieux.

Elle paraissait avoir pour Valentine une sincère affection, quand, en réalité, elle la détestait.

Le moment étant venu, M. Villarceau plaça les deux jeunes filles dans une de ces maisons d'éducation réservées aux enfants de la haute bourgeoisie.

Là, la nature ombrageuse et irritable de Léonie trouva de nouveaux motifs de récriminations contre la destinée.

Il lui semblait que ses compagnes faisaient constamment allusion à sa pauvreté, à sa situation de jeune fille sans famille. Jusque dans les félicitations qu'on lui adressait, elle croyait deviner une intention impertinente. Toujours en défiance, toujours prête à riposter avec aigreur, elle ne se faisait pas aimer, les meilleurs mêmes lui témoignaient une médiocre sympathie.

Consciemment ou non, par des nuances qui ne lui échappaient point, les jeunes pensionnaires lui faisaient sentir que la reconnaissance lui imposait le devoir de se rendre digne des bienfaits dont elle était l'objet ; que l'instruction, qui était un luxe pour d'autres, était une nécessité pour une fille sans fortune.

Valentine s'ingéniait à panser les blessures faites à l'orgueil de son amie et employait le langage le plus affectueux pour chasser l'amertume de ce cœur gonflé de jalousie.

Léonie était souvent touchée de cette solitude ; mais quand elle se trouvait seule, l'esprit de révolte qui fermentait en elle reprenait le dessus,

et au lieu de savoir gré à Valentine de son amitié, elle s'indignait de l'espèce de protection qu'elle lui imposait.

Léonie sortit du pensionnat un an avant Valentine, avec le brevet supérieure d'institutrice, et elle entra en cette qualité dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

Oh ! ce n'était pas sans répugnance qu'elle entra dans l'enseignement ; mais M. Villarceau lui en avait exprimé le désir, disant que l'heure était venue pour elle de songer à se faire une position.

Elle se sentit fort humiliée... Sous maîtresse, c'était une quasi-servitude !

Néanmoins, comme toujours, elle parut satisfaite ; mais elle en avait gros sur le cœur.

Et elle se disait, parlant de M. et Mme Villarceau :

— Ils devaient me garder auprès d'eux afin de me marier, comme ils parlent déjà de marier Valentine.

Toujours la jalousie, toujours l'envie.

Le docteur et sa femme ne l'abandonnaient pas, loin de là. C'était Mme Villarceau qui lui achetait ses toilettes, la fournissait de linge, sans compter les petits cadeaux de bijoux qui rendent si heureuses les jeunes filles, même les moins coquettes. Et Léonie était coquette, très coquette.

Chaque fois que Mme Villarceau lui offrait un bijou, elle pensait :

— Ils seront bien plus beaux et plus riches, ceux qu'elle achètera pour Valentine.

Elle était toujours la bienvenue chez le docteur où elle venait passer ses jours de congé.

Elle voyait là le jeune docteur Philippe Delteil, qui se plaisait à causer avec elle. Elle se figura que le jeune homme était épris d'elle.

Pourquoi ne l'épouserait-il pas ?

Lui aussi était sans fortune.

Etre la femme de Philippe Delteil, qui était en passe de faire son chemin et d'arriver à la fortune par son travail, devint son idée fixe, son rêve.

Belle, instruite, intelligente, spirituelle et causant bien, assurément Léonie pouvait inspirer un amour profond. Mais, déjà, et sans que l'on pût encore s'en douter, Philippe Delteil aimait Valentine, qui était à son tour sortie du pensionnat.

Dans ce même temps, un ouvrier sculpteur sur bois, plus qu'un ouvrier, un véritable artiste nommé Lebrun, travaillait dans la maison de M. Villarceau à des panneaux dont le docteur voulait décorer sa salle à manger et son cabinet de travail.

Auguste Lebrun n'était certainement pas le premier venu. Il avait trente deux ans et, depuis plusieurs années, il travaillait pour son compte ; dans les dernières expositions d'œuvres d'art, on avait remarqué les ouvrages sortis de ses mains, et il lui venait des commandes qui suffisaient et au delà à la simplicité de ses goûts.

Il devint très amoureux de la jeune et belle institutrice, et sachant qu'elle était sans famille et absolument sans fortune, il n'hésita pas à demander sa main au docteur Villarceau.

Le docteur pouvait-il mieux marier sa protégée qu'à ce brave et honnête garçon !

Il présenta la demande de Lebrun à Léonie, lui disant que ce mariage assurait son avenir et qu'il connaissait assez le sculpteur sur bois pour lui garantir qu'il la rendrait heureuse.

Léonie refusa net.

Elle avait ses idées, son rêve.

Mais bientôt, tout à coup, on parla du mariage de Valentine et de Philippe Delteil.

De la bouche même de celle qui la croyait son amie, Léonie apprit que Mlle Villarceau aimait M. Delteil et en était aimée.

L'institutrice tombait de toute la hauteur de ses illusions.

Elle ne laissa rien voir de ses impressions ; au contraire, souriante, elle félicita Valentine.

Mais quelle rage grondait sourdement en elle !

C'était peu de temps après qu'avaient été faites ces tentatives, que nous connaissons, pour empêcher le mariage de Mlle Villarceau.

Léonie n'était pas la dernière à pousser des cris d'indignation ; elle ne comprenait pas qu'il y eût des gens capables de se livrer à de pareilles infamies. C'était lâche, c'était odieux.

Et avec quelle expression de tendresse elle embrassait Valentine et mêlait ses larmes à celle de la pauvre affligée.

Ah ! elle jouait son rôle en très habile comédienne.

Elle pouvait d'autant faire croire à ses sentiments affectueux, à la sincérité de ses paroles indignées, que nul ne se doutait, pas même M. Delteil, qu'elle avait caressé dans son cœur l'espoir, non encore perdu, que le jeune docteur lui donnerait un nom.

Seul, le docteur Villarceau, qui se méfiait toujours et avec raison des démonstrations trop bruyantes, soupçonna Léonie d'être l'auteur de ces menées ténébreuses, de ses manœuvres odieuses qui éloignaient M. Delteil de sa maison et menaçaient le repos et l'avenir de sa chère Valentine.